

*À Caalfein, Damien, Henen et Djine,
sources inépuisables d'inspiration et de motivation.
À mon pote Jean.*

CHAPITRE 1 – LA MISSION

Je m'appelle Chen Wong, j'ai cinquante-trois ans et je suis policier à la brigade des stupés depuis plus de vingt ans. Je n'ai jamais été un grand flic ni même une pointure. Mes supérieurs ne m'ont pas beaucoup montré de reconnaissance mais j'ai été un collègue exemplaire. C'est sûr, je n'ai pas résolu de grandes enquêtes, j'étais plutôt du genre à obéir aux ordres, mais ça, c'est surtout à cause de mon éducation. Le « larbin », c'est souvent comme ça qu'on me surnommait. J'ai grandi dans une petite ville avec des parents qui n'en avaient pas grand-chose à carrer de ma trogne. Je suis fils d'immigrés chinois, des bosseurs. Ils s'occupaient plus de leur magasin que du petit mioche qui leur braillait dans les oreilles. Après des études pas franchement exceptionnelles, j'ai tenté le concours de l'école de police, et comme je ne suis pas trop con, je l'ai eu sans trop de difficulté. Au fur et à mesure des années, j'ai grimpé les échelons et passé des concours internes pour me retrouver inspecteur. Mes parents diraient que je n'ai pas eu le courage d'être mon propre patron, mais moi, je suis fier de mon parcours. Pour le reste, je suis plutôt le genre de type à pas trop faire gaffe à son apparence. Sans être un clodo, je ne suis pas franchement le genre à me saper comme un rupin. Les trois quarts du temps, j'ai une barbe de six jours sur le râble, je sens la transpiration et parfois l'alcool. J'ai une fâcheuse tendance à ruiner ma vie avec le rhum et

la clope, je sais que ça finira par me coûter un poumon ou le foie, mais je me fais tellement chier que j'ai aucune raison d'arrêter.

Depuis quelques jours, j'ai intégré le commissariat de Pau, suite à une histoire qui a mal tourné. Avant ça, j'étais au 36 à Paris, au quai des Orfèvres, le must dans le genre. Ce matin, je vais à l'hôtel de police avec une petite boule dans le ventre parce que je sais que c'est déjà la fin de ma carrière. On m'a foutu au placard, sans vraiment l'avouer, mais ici, finie la grande aventure, c'est plutôt la retraite à papa. Dès mon arrivée, on me signale que le chef souhaite me voir. Sans attendre, je traverse les couloirs décrépis jusqu'à son bureau. En route, je m'arrête dans la salle du personnel pour me prendre un petit café à la machine. Ce n'est pas le grand luxe mais j'en ai besoin, ça fait des semaines que je ne dors pas et j'ai vraiment une sale gueule. Le café de la maison, c'est le genre jus de chaussette, mi-transparent, mi-cramé. Il m'en faut cinq ou six pour me réveiller et pouvoir comprendre quand on m'adresse la parole, sinon, c'est mort, je ne pane rien. Je me dirige vers son bureau parce que je l'entends déjà gueuler d'ici. Je sens qu'il va encore me rentrer dans le lard et m'expliquer en quoi je suis totalement incompetent. Il va continuer en ajoutant que son unité n'a pas besoin d'un jeanfoutre dans mon genre. C'est vrai que je me coltine une réputation assez déplorable depuis quelques mois. En même temps, c'est un peu de ma faute.

J'étais sur une affaire de trafic d'héroïne avec un collègue, chargé de la surveillance. On était en planque dans le fourgon, pas loin de la cible. Un seul ordre, attendre qu'il sorte et l'interpeller. Des heures qu'on se terrait dans cette boîte de conserve et tous les deux, on avait une dalle de tous les diables. C'est là que j'ai fait la plus grosse connerie de ma vie. J'ai laissé la mission pour aller chercher deux falafels au coin de la rue. Honnêtement, il y avait combien de chances pour que la cible se pointe à ce moment-là ?

Une sur un million ? En tout cas, j'étais à peine sur le chemin du retour, mes paquets dans les mains, que le gars est sorti de l'immeuble. Évidemment, il m'a tout de suite reconnu. Et c'est là que tout a foiré. On a engagé la poursuite avec la camionnette, autant vous dire qu'on n'était pas sur ses talons. Et là, un gosse de quinze ans qui déboule à vélo en grillant un feu. Putain, fallait que ça m'arrive à moi. Il a fait un soleil avant de heurter le sol. Avec la vitesse, le camion ne s'est pas arrêté tout de suite, on lui a roulé dessus. Il était dans un sale état. Le pire dans tout ça, c'est qu'on a perdu le suspect et qu'on a foutu toute l'affaire en l'air. Et le jeune s'est retrouvé paraplégique, en fauteuil roulant pour le restant de sa vie. L'inspection générale a fait une enquête, si elle n'a rien pu nous reprocher sur l'accident, on m'a accusé d'avoir abandonné la mission. J'ai été mis en arrêt pendant trois mois, j'en ai profité pour commencer à picoler. Je n'étais déjà pas jobard au départ, alors après cette chierie, je suis tombé au fond. Dépression, médocs, le combo parfait avec l'alcool pour te vriller le cerveau en moins de deux. Un jour, alors que j'étais encore en train de gerber de ma cuite de la veille, j'ai ouvert mon courrier, il y avait une lettre de la Police nationale. On me mutait à Pau parce qu'on ne pouvait pas me virer. J'ai dû vendre mon petit appartement, emballer les trois pauvres merdes qui me servaient de meubles avant de plier bagage pour le Sud-Ouest. On m'a refilé un logement de fonction le temps que je me dégotte un truc à moi.

Ça y est, je suis devant son bureau à ce taré. Je suis à peine rentré que son visage se déforme, dépité par mon arrivée. Il doit se dire que je vais me mettre en congé maladie jusqu'à ma retraite. Mais ce n'est pas mon genre. Moi, je suis plutôt le gars qui va se dévouer pour le boulot, de toute façon, je n'ai rien d'autre à foutre de mes dix doigts. Pas de femme, pas de gosses, pas d'amis. Il se met à gueuler sur moi :

— Sans déconner Wong, tu te pointes avec une heure de retard et avec un café dans la main ? Tu te fous de moi ? C'est quoi ton problème ?

— J'ai pas de prob...

— Ta gueule ! Est-ce qu'à un seul moment, je t'ai donné l'impression que j'avais envie d'entendre tes excuses à la con ?

Il est d'une humeur massacrate. Je vais encore m'en prendre plein la tête. Il est rouge comme une écrevisse et la veine de son front ressort salement. Déjà qu'il n'est pas franchement avenant, alors là, il est flippant. Il se calme un peu et enchaîne.

— Je te mets sur une affaire. La directrice d'une maison de retraite m'a appelé. Il paraît que des pensionnaires se livrent à un trafic de cannabis dans les murs de l'établissement. Vu que t'es un incapable, t'es chargé de régler ça. Tu devrais t'en sortir. Démerde-toi pour pas tout foirer. T'es tout seul, hors de question que je te refile un équipier. En temps normal, j'aurais dit à cette gentille dame qu'on n'avait pas d'agent à mettre sur l'enquête mais toi, t'as rien d'autre à foutre et en plus, je préfère te savoir loin du commissariat. Bouge-toi. Faut que tu ailles aux Verts-Monts.

Et voilà, sans rire, ce n'est même pas une enquête. Il me refile le pire job pour se débarrasser de moi. Il ne s'en cache même pas. Ce n'est pas ça qui va me faire prendre du galon. J'ai envie de lui balancer mon kawa dans la face mais ça ne changerait pas grand-chose et je finirais mis à pied. Juste avant que je me barre, il relance avec quelques remarques.

— Et bordel, Wong, rase-toi et lave-toi, c'est pas l'Armée du Salut ici. Tu peux pas faire un effort pour paraître civilisé ? Passe voir le planton de service à l'accueil et récupère l'ordre de mission, t'as tout ce que tu dois savoir dedans. Et pour une fois, merde pas.

Je ne demande pas mon reste et je sors. Une fois la porte close, je rajoute quelques gouttes de rhum dans mon café. J'ai toujours

une petite flasque dans ma veste. Cul sec. Je sens que je vais bien me faire chier. Va falloir que je me paye l'interrogatoire de vieillards séniles qui bavent plus qu'ils articulent et qui vont me tousser dessus ou pire. Je descends au rez-de-chaussée pour aller voir ma collègue de faction au comptoir. Je lui explique que je suis sur l'enquête de la maison de retraite. Elle ne comprend pas de quoi je parle, je lui file mon blase, et elle se rappelle que le chef lui a filé une enveloppe pour moi. Je l'ouvre et je prends connaissance des éléments de l'affaire. Je peux vous dire que je n'ai pas sauté de joie, ce n'est pas ça qui va me faire grimper l'adrénaline. Enfin, je serai toujours mieux là-bas à glandouiller plutôt que de supporter ce gros tas qui passe ses journées à me casser les pieds. En route pour l'aventure.

CHAPITRE 2 – INFILTRATION

Les Verts-Monts, une grande bâtisse perdue dans un immense parc de verdure. Une centaine de résidents, tous des vieux, grabataires pour la plupart. Une trentaine de membres dans le personnel. C'est bien ma veine, je dois me farcir une enquête pour savoir comment ces vioques font rentrer du shit dans l'établissement. Je ne comprends même pas comment c'est possible. L'endroit est lugubre, dans le parc, il n'y a que des anciens en fauteuil roulant et quelques aides-soignants qui les poussent. C'est glauque. Je comprends pourquoi ils fument des joints. C'est tellement déprimant que j'en ferais autant. L'endroit est divisé en sections, comme à la maternelle, les grands, c'est les proches du sapin. Les moyens, c'est ceux qui sont à mobilité réduite. Et enfin, il y a les petits, là où sont accueillis des jeunes vieux qui n'ont plus de quoi payer leur loyer et dont la famille paye une pension à l'établissement. Ça ressemble à un vieil asile de la Première Guerre mondiale, et je ne crois pas que ça a été rénové depuis.

On m'emmène voir la directrice. J'entre dans son bureau et là, je vois tout de suite qu'il est dans un bien meilleur état que les couloirs que j'ai traversés pour y parvenir. La directrice, Mme Frachon, est une bourgeoise d'une cinquantaine d'années, une espèce de folle qui parle avec un ton froid et cassant.

– Ah, Inspecteur Wong, bonjour. Je vous attendais.

— Bonjour, Mme Frachon, j'ai été prévenu tardivement. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Comment ça, on ne vous a pas informé ? Vous n'êtes pas au courant ?

Elle me regarde avec un air méprisant. En même temps, je n'ai pas fait l'effort de me raser, je suis à peine coiffé et j'ai les cheveux gras. J'ai presque la dégaine d'un de ses résidents. Je vois bien qu'elle comprend qu'on lui a refilé du bas de gamme. Elle s'attendait peut-être à ce qu'on lui envoie l'élite de la police. Je lâche un sourire à peine voilé.

— Je sais qu'il s'agit d'une histoire de cannabis, Madame. Mais quand je vous ai demandé ce que je pouvais faire pour vous, c'était pour savoir ce que vous attendiez de moi. Je ne vais pas arrêter tous les petits vieux de votre institution.

Je vois bien ses yeux remplis de colère. On n'est pas du même monde. En observant ses vêtements, je constate qu'on ne doit pas partager beaucoup de principes et de points communs.

— Inspecteur Wong. Certains résidents se livrent à un trafic au sein des Verts-Monts. Ils vendent aux autres usagers mais aussi à certains membres des équipes professionnelles. Je ne peux tolérer cela, vous comprenez ?

— Bien entendu. Vous avez des indices ? Des noms peut-être ?

— Pas vraiment. Ils sont doués parce que personne ne dit quoi que ce soit. C'est le cadre de santé qui a retrouvé un pain de résine dans le monte-charge désaffecté qui m'a informée. Nous avons posé des questions mais personne ne sait rien.

— Vous n'avez pas de caméras ? Des témoins ?

— Des caméras ? Nous n'avons pas les moyens d'en mettre à l'intérieur et même si on le pouvait, la loi ne nous y autorise pas. Quant aux témoins, comme vous avez pu le constater, nous avons surtout des personnes très âgées. C'est tout juste si la majorité se rappelle son nom, alors nous donner des informations...

– Oui, donc en gros, vous ne savez rien.

– Voilà, vous avez saisi.

Cette histoire commence bien. Aucun indice, pas de témoin, et un pain de cinq cents grammes de résine de cannabis. Je sens que ça va être long. Et c'est là qu'elle commence à déblatérer n'importe quoi.

– Nous vous avons préparé une chambre. Nous avons fait passer l'information auprès des autres résidents de l'arrivée d'un nouveau venu, vous.

Je n'en crois pas mes oreilles. Au vu de la tête qu'elle fait, je dois vraiment avoir l'air surpris et insulté. Je sens la colère qui monte en moi et je ne peux pas m'empêcher d'éructer :

– De quoi ? Vous vous foutez de ma gueule ?

– Je vous prierais de rester courtois, Inspecteur. Votre commissaire m'a assurée que vous feriez tout ce qui est possible pour résoudre cette enquête. Il a ajouté que vous auriez certainement besoin de vous infiltrer pour recueillir des indices et confondre les coupables.

Sans déconner. Ce gros fumier a osé. Il aurait au moins pu me le dire. M'infiltrer dans une maison de retraite. Une insulte, voilà ce que c'est. Un message du genre « t'es bon pour la quille ».

– Nous ferons une petite collation dans la salle des fêtes pour vous introniser, Inspecteur. Bien entendu, vous serez traité comme un résident pour ne pas éveiller les soupçons. Si vous obtenez des informations ou si vous avez besoin de quoi que ce soit pour votre enquête, vous pouvez me solliciter. Je suis la seule à savoir qui vous êtes réellement, donc, vous ne devez vous fier qu'à moi. Ne divulguez pas d'informations sensibles à qui que ce soit.

Je n'ajoute pas un mot. Je reste silencieux, la mine renfrognée. Elle comprend bien que ça ne me plaît pas. Un aide-soignant arrive après qu'elle l'a appelé par l'interphone. Il s'appelle Rémy et c'est lui qui sera mon référent. Il ne sait rien de ma mission et m'accompagne dans l'institution. Il en profite pour me faire un petit laïus.

— Chen, c'est ça ? Moi, c'est Rémy, enchanté. Tu vas te plaire ici. Bien sûr, c'est pas le Ritz, mais tu verras, tu vas t'y faire assez vite.

Le Ritz ? Il se fout de moi ? Je n'ai jamais eu l'occasion d'y mettre les pieds, pourtant, je n'imagine pas qu'on puisse confondre cet endroit avec un palace prestigieux. En plus de ça, il n'a pas du tout la dégaine d'un groom. Il se dandine ostensiblement du fion, ça lui donne une démarche légèrement efféminée. Et sa voix a un petit côté précieux que je n'apprécie pas des masses. Il a l'air bien fragile, en même temps, pas étonnant, comment on peut passer sa vie à s'occuper de vioques à moitié morts ? C'est vraiment une vocation que j'ai du mal à comprendre. Il continue son bla-bla pendant qu'il m'entraîne dans des couloirs tous plus sordides les uns que les autres.

— Il y a un rythme de vie assez particulier ici. Ce n'est pas toi qui décides, c'est le règlement. Si tu contreviens aux consignes, attention, la directrice risque de te faire passer un sale quart d'heure.

J'aimerais bien voir ça, tiens. Non seulement il va falloir que je me fade tous ces cons, mais en plus, je vais devoir me plier aux ordres ? Déjà que j'avais du mal quand j'étais à la brigade, ce n'est certainement pas cette morue qui va me faire plier. J'ai une enquête à mener, je ferai comme je veux.

Rémy m'emmène jusqu'à l'aile où je vais vivre pendant les prochaines semaines. Il m'invite à le suivre dans « mes appartements ». Tu parles, une chambre presque moisie avec une vieille armoire dégueulasse, un fauteuil relax, une commode et un lit simple. La pièce doit faire environ neuf mètres carrés, il y a une fenêtre qui donne sur le parc avec une grille pour qu'on ne puisse pas passer à travers. C'est là que je vais crécher. Rémy m'informe qu'à vingt heures je dois me rendre à la salle des fêtes au rez-de-chaussée. Youpi ! Je vais pouvoir rencontrer mes nouveaux amis.

CHAPITRE 3 – LA FINE ÉQUIPE

Ça fait une semaine que je suis aux Verts-Monts. Une éternité. Il n'y a rien à faire, je m'emmerde comme un rat mort. La bouffe est juste infâme. Le soir, si je veux regarder la télé, je suis obligé d'aller en « salle télé » et je dois me farcir toutes les conneries que les autres veulent regarder parce qu'il faut un vote à la majorité pour choisir le programme. Évidemment, on a le droit à « Plus moche la vie » ou « J'ai Alzheimer les paroles ». Sinon, je peux faire du bridge, du tricot ou de la relaxation. Et il y a aussi la lecture. Alors, autant vous dire qu'arriver à se concentrer quand t'as une chorale de vieux qui toussent toutes les trois minutes ou qui te crachent leur dentier sur les genoux, ce n'est pas simple. En vérité, ces veillées, c'est à se taper la tête contre les murs.

La journée, ce n'est pas mieux. Yoga au lever, obligatoire pour que chacun ait une bonne condition physique. Souple comme je suis, je ne détonne pas. La dernière fois, ils ont dû hospitaliser un résident dont la tête est restée coincée entre ses cuisses. Les pompiers n'avaient jamais vu ça, moi non plus d'ailleurs. Ensuite, activités artistiques jusqu'à onze heures, un festival de la croute. Cette semaine, c'est le cycle Dubuffet, une ode au mauvais goût. C'est simple, on jetterait les restes de bouffe par terre, ça serait aussi beau.

Ensuite, c'est l'heure du repas. Une sorte d'Armageddon. Ça bave, ça perd ses dents dans son verre à encoche, les bavoirs res-

semblent aux plages du débarquement. Faut vraiment avoir le cœur bien accroché pour supporter ça. Après, c'est la sieste ou un temps calme dans les « appartements ». À seize heures, collation et prise de médicaments. Ça ressemble à une file d'attente à la CAF, ils font tous la queue pour récupérer leur gobelet de traitement.

Ensuite, les douches. J'ai demandé à ce qu'on me donne la mienne. Refus de la direction, soi-disant que je n'ai pas besoin d'être aidé pour me laver le saucisson. Ce n'est pas tellement faux. J'ai tenté le coup, ça n'a pas marché.

Il y a aussi les activités autonomes pour celles et ceux qui le peuvent. Je n'ai toujours pas compris ce que c'était. Il y en a qui tournent en rond avec leur fauteuil électrique, ils font des cercles sur place pendant une heure. D'autres qui s'amuse à frapper à toutes les portes. C'est probable que ça soit assez proche de ce qui se passe dans un asile de fous.

J'oubliais, le parc. J'ai le droit de sortir, ordre de la directrice. En raison de mon passé, rester enfermé peut me causer des crises d'angoisse. Et bien entendu, je suis rationné sur l'alcool. J'ai eu beau demander à la mère Frachon, elle n'a pas voulu que j'aie mes réserves dans ma chambre. Trop dangereux. Certains résidents s'adonnent au vol et pourraient se mettre en danger en buvant.

Au niveau de l'enquête, c'est le zéro absolu. Je n'ai pas avancé d'un iota. En même temps, je suis arrivé il y a peu et les vieux ne me connaissent pas. Ils m'approchent mais se demandent pourquoi un jeunot comme moi est dans leur maison de retraite. Même si je fais plus que mes cinquante-trois ans, j'ai au bas mot quinze ans de moins que les autres. À l'étage où est située ma chambre, j'ai commencé à me rapprocher de certains.

Il y a Albert que tout le monde surnomme Bob. Un gars d'environ soixante-dix ans, ancien chauffeur-livreur qui raconte à tout le monde qu'il était pilote de rallye. Il est petit, pas plus d'un mètre

soixante. La peau burinée et des mains d'ours. Il est ici depuis cinq ans. Albert, c'est le genre fanfaron à toujours avoir une histoire salace à raconter, toujours fier de lui.

Puis il y a Victor qu'on appelle Terminator. Un grand gaillard de soixante-huit ans, ancien boxeur professionnel ayant écumé les rings de campagne. À côté de ça, il était maçon. Typiquement le mec qui ne lâche pas un mot tout au long d'une soirée mais qui rigole dès qu'un autre fait la moindre blague. Oui, parce qu'ici, à part raconter des conneries, ils n'ont pas grand-chose à faire.

Ensuite, il y a Lucien, dit Lulu. C'est un petit vieillard timide mais malin. Soixante-dix ans, qui ne fait pas de bruit mais entend tout et comprend très vite. Lulu était serrurier dans sa jeunesse et membre du parti communiste. Il ne faut surtout pas le lancer sur la question politique sinon, ça finit en engueulade générale. C'est apparemment écrit sur son dossier.

Il y a aussi Simone. Une ancienne de soixante-trois ans. Le genre bien vulgaire qui parle comme une poissonnière sur un étal du marché. Maquillée à outrance, toujours fringuée comme une tapineuse du bois de Boulogne. Les garçons l'appellent « la Déconne », parce qu'elle est toujours en train de faire des coups tordus au personnel. Le jour de mon arrivée, elle a déféqué dans le tiroir de sa commode. On pourrait croire qu'elle est totalement flinguée par la vie mais pas du tout, c'est sa petite vengeance personnelle.

Et enfin, il y a Henry, ou plutôt Riton, le chef de cette petite bande. Lui, c'est le cerveau. Ancien employé des finances, il gère un petit marché parallèle de biscuits le soir. Visiblement, il en a beaucoup des combines comme ça. C'est mon principal suspect d'ailleurs. Il a soixante-huit ans et toutes ses dents, enfin, celles qu'il met dans un verre sur sa table de chevet le soir dans du *Polident*. Riton est marrant mais assez suspicieux aussi. C'est le seul qui m'a posé des questions sur ma vie et qui a cherché à me piéger.

Je crois qu'il se doute de quelque chose. C'est le type qui vous parle de complot dès que les aides-soignants sont partis. Selon lui, si la bouffe est si mauvaise, c'est parce qu'ils recyclent de la pâtée pour chien et la distribuent dans les maisons de retraite. Il s'amuse à raconter à tout le monde que Bernard, un vieillard de quatre-vingt-treize ans qui n'a plus toute sa tête, est un ancien bourreau nazi. Bernie, c'est un vieux grabataire dans un fauteuil. Il parle encore mais on ne comprend presque rien. Il est complètement sourd, donc il gueule pour qu'on s'occupe de lui. Il pue et je suis presque sûr qu'il a des mites.

Je passe mes soirées avec eux à jouer aux cartes. Évidemment, on fait du poker en faisant croire aux salariés qu'on joue au bridge. Riton se charge de gérer les finances, tout se paye en biscuits et en cigarettes. Avant mon arrivée, il gagnait presque tout le temps mais maintenant, il a un sérieux adversaire. Je crois que je lui ai déjà fait perdre trois paquets de clopes. Dès que j'ai besoin de quelque chose, je vais voir la patronne et je lui demande. Je ne lui dis rien tant que je n'ai pas d'informations. En tout cas, je ne sais pas comment ils font mais je n'en ai jamais vu un fumer quoi que ce soit à part des bonnes vieilles cigarettes. Ce sont des petits malins. Je vais devoir ruser.